

## Dangereuses? Plutôt poétiques

Miguel Sáenz

► **To cite this version:**

Miguel Sáenz. Dangereuses? Plutôt poétiques. Les liaisons dangereuses: Langues, traduction, interprétation, Dec 2010, Beyrouth, Liban. p. 43 - 48. hal-00592766

**HAL Id: hal-00592766**

**<https://hal-confremo.archives-ouvertes.fr/hal-00592766>**

Submitted on 13 May 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Beyrouth, 2 décembre 2010

Dangereuses? Plutôt poétiques

Miguel Sáenz

Monsieur le Directeur,  
Mesdames, Messieurs les Professeurs,  
Chers Étudiants,

Je suis très heureux d'être parmi vous et je tiens tout d'abord à remercier la prestigieuse Université St Joseph de m'avoir invité ainsi que l'Ambassade d'Espagne, qui m'a permis d'être des vôtres aujourd'hui.

Je vous prie d'excuser mon mauvais français et le fait que je vais vous parler surtout de moi-même, mais les circonstances de ma vie m'ont mis en contact avec ces relations «dangereuses» entre traduction institutionnelle, traduction littéraire, théorie de la traduction, philologie, etc. qui font l'objet de cette présentation. Je ne parlerai pas d'interprétation, car j'ignore tout de ce sujet, mais je dois dire que ma participation à cette première séance du colloque me semble pleinement justifiée, car je suis marié à une interprète de conférences et je connais un peu les problèmes de la «cohabitation» entre interprètes et traducteurs.

Je suis né au Maroc, de parents espagnols, et la langue espagnole a été toute ma vie mon grand souci. Mon arabe est nul, mais j'ai toujours aimé le monde et la culture arabe. Mon français, c'est le français que j'ai appris à l'âge de huit ans

dans les rues de Tanger et mon anglais, c'est l'anglais du baccalauréat espagnol de l'époque. Heureusement, j'ai lu pendant des années de la littérature anglaise et américaine, car j'avais vaguement l'intention de devenir un jour diplomate. Mon allemand a été une passion tardive.

J'ai obtenu le titre de docteur en droit auprès de l'Universidad Complutense de Madrid et ma thèse doctorale portait un titre un peu surréaliste «Le survol des détroits utilisés pour la navigation internationale» et pendant des années je me suis entièrement consacré au droit international et aérien. Je dois dire que je considère encore aujourd'hui que le droit est un des fondements de la formation du traducteur, et non seulement sur le plan des connaissances juridiques. En effet, c'est aussi une discipline intellectuelle et une façon d'apprendre l'importance des mots. Robert Wechsler, dans son livre *Performing without a Stage*<sup>1</sup> signalait que la meilleure façon de se préparer à devenir traducteur littéraire c'est d'étudier dans une faculté de droit et de se consacrer au barreau.

Ma vie a changé quand, en 1965, j'ai réussi sportivement l'examen des traducteurs en langue espagnole des Nations Unies. Dans la section espagnole du secrétariat, où j'ai travaillé pendant deux ans, j'ai appris beaucoup de choses. La première, c'est que l'espagnol n'était pas la langue de l'Espagne mais la langue de centaines de millions de personnes de vingt et un pays. Ensuite, que mes collègues étaient d'un haut niveau intellectuel et provenaient de domaines professionnels très différents (les services de langue espagnole des Nations Unies se sont toujours nourris des différents exils: Espagne, Cuba,

Argentine, Uruguay, Chili...). J'y ai également appris à travailler en équipe, en collectivité. J'y ai appris la rigueur et la responsabilité. Je me suis rendu compte qu'une nuance dans une résolution du Conseil de Sécurité pouvait affecter des vies humaines et qu'il nous fallait parfois traduire sous une véritable pression. Par ailleurs, dans le *Manual de instrucciones para los traductores* de la section espagnole il y avait trois principes qui, à mes yeux, restent pleinement valables quelle que soit l'organisation internationale: «l'uniformité terminologique, la clarté syntactique et la concision stylistique».

Je me suis aussi aperçu que les documents, parfois très ardu, que je traduisais, étaient aussi de la littérature. Et que lorsque j'en avais le temps, cela valait la peine de donner à ma traduction une lecture finale, uniquement «pour la musique». J'ai vu à ma grande surprise que, parmi les nombreux professeurs, médecins, sociologues, juristes, économistes, etc. qui m'entouraient, il y avait pas mal de poètes, renommés ou pas. C'est vrai que Octavio Paz<sup>2</sup> a écrit que la traduction est très proche de la création poétique. Et j'avais toujours présent à l'esprit ce vieux proverbe espagnol que cita Antonio Machado lors du légendaire Congrès International des Écrivains qui s'est tenu à Valencia en 1937: «Nadie es más que nadie» (Personne n'est plus que personne). Je pouvais ainsi apprendre de tous mes collègues qui, collectivement, représentaient beaucoup plus que la simple somme de leurs expériences et de leurs connaissances.

Après New York, toujours avec les Nations Unies, je suis allé à Vienne, où je suis resté un peu plus de deux ans. J'étais déjà «réviseur» à l'époque et je pouvais bénéficier non seulement, comme c'était le cas auparavant, des corrections que

des réviseurs expérimentés apportaient à mes traductions, mais aussi des trouvailles parfois particulièrement heureuses des jeunes traducteurs que je «révisais».

Ensuite, je suis revenu en Espagne où j'ai obtenu par concours une place de professeur à l'Instituto de Lenguas Modernas y Traductores de la Universidad Complutense de Madrid. Il s'agissait d'un *master* de deux ans, pour licenciés universitaires de toutes origines, et ma discipline avait pour titre «*Teoría de la traducción*». Le premier jour j'ai dit à mes élèves que, dorénavant, la matière s'appellerait «*Teoría y práctica de la traducción*». Je croyais évident, sans besoin de citer Méphistophélès («*Grise, très cher ami, est toute théorie, et vert l'arbre doré de la vie*»<sup>3</sup>) que la théorie sans la pratique n'avait qu'une utilité limitée. Comme, à l'époque, la bibliographie sur la théorie de la traduction n'avait pas atteint ses dimensions actuelles et que je ne trouvais dans Mounin, García Yebra, Steiner, Vinay/Darbelnet, etc. aucun manuel susceptible de répondre à mon intention d'enseigner la traduction sous toutes ses formes, j'entrepris de le fabriquer moi-même. Mes textes n'avaient rien d'original, mais ils servaient à mes fins et, une fois de plus, démontraient la vérité de la vieille maxime selon laquelle il n'est point de meilleure façon d'apprendre une discipline que de l'enseigner.

Aujourd'hui, mon attitude envers la théorie de la traduction a changé. Je pense qu'elle est absolument nécessaire pour les traducteurs et seuls les abus des philologues ont pu amener certains élèves à la rejeter. Il est fort possible que, comme le rappelait Walter Benjamin, nous n'arrivions jamais à une théorie de la traduction valable pour toutes les formes de traduction, mais il n'en reste pas moins vrai que tout nouveau

progrès se traduit (et le mot ne pourrait être mieux employé) par un niveau de traduction plus élevé. C'est pour cela que, comme le rappelle Anthony Pym dans un livre récent, *Exploring Translation Theories*<sup>4</sup>, il faut encourager les élèves à élaborer leur propre théorie. (Au fond, Klaus Reichert dit la même chose dans *Die unendliche Aufgabe*: «Il n'existe pas de méthode ni de théorie de la traduction. Toute théorie peut être réfutée par une autre; toute méthode est valable en fonction de l'exemple que l'on cherche à démontrer»<sup>51</sup>).

Pendant les années soixante-dix, mes liaisons sporadiques avec les Nations Unies (et avec d'autres organisations internationales) se sont poursuivies. J'ai traduit pour l'Organisation Mondiale du Commerce, pour la FAO, pour les Pays non-alignés, pour l'OSCE... Ces années furent, comme on le sait, l'âge d'or des temporaires, des *free-lancers*. J'ai parcouru le monde de conférence internationale en conférence internationale, et j'ai appris parfois à travailler dans des conditions difficiles, avec peu de moyens, un personnel mal qualifié et des délais stricts.

Mon retour en Espagne a signifié la reprise de mes activités juridiques mais aussi ma rencontre avec la littérature pure. Je ne sous-estimerai jamais l'importance que la traduction littéraire a eu pour moi, même si c'est la pire payée du monde. Quand je rentrais chez moi après une journée de travail de huit heures en tant que juriste, traduire de la littérature (c'est à dire interpréter musicalement une partition de mots que j'avais devant moi) constituait un immense plaisir.

Je faisais de temps en temps des rapports de lecture pour une maison d'édition espagnole, et un beau jour on m'a proposé

---

de traduire *Der Butt* (*Le turbot*) de Günter Grass. Même si mon allemand était alors assez déficitaire, j'ai dit oui. Et, pour être à la hauteur de la tâche, j'ai fait cinq ans de philologie allemande et suis devenu licencié. Ensuite, l'Espagne souffrant d'un manque de traducteurs à partir de l'allemand, on m'a demandé presque toujours de traduire des auteurs de cette langue. Et c'est ainsi que j'ai traduit Thomas Bernhard, Bertolt Brecht, Franz Kafka, Joseph Roth, Arthur Schnitzler, Alfred Döblin... Je dis toujours que les Nations Unies, dont l'allemand n'est pas une langue officielle, ont subventionné pendant des années la diffusion de la littérature allemande en Espagne parce que des traductions juridiques très bien payées à partir du français ou de l'anglais m'ont permis de traduire les auteurs allemands que j'aimais.

Je crois sincèrement que, dans ce monde globalisé, le grand danger qui guette le traducteur c'est la solitude. La solitude, cela veut dire que la formation continue du traducteur (qui doit durer toute sa vie) dépend exclusivement de lui-même, mais également que sa stabilité émotionnelle risque d'être mise en danger. Traduire de la littérature, et surtout de la grande littérature, lui permet de dialoguer avec les esprits les plus éclairés de l'humanité et de vivre dans des mondes qui n'ont rien à voir avec le monde réel mais qui lui offrent une évasion bienvenue. Je recommande à tous les traducteurs d'avoir toujours un texte littéraire et de le traduire pour leur propre plaisir. Très souvent, dans les couloirs de certaines organisations internationales, j'ai été contacté par des traducteurs ou des traductrices qui m'ont dit: «Ce que je voudrais ce serait traduire de la littérature, de la poésie, mais je n'ose pas...». Ma réponse a toujours été la même: «Si tu peux traduire ces

documents, tu peux traduire Shakespeare. Et même si tu ne peux pas traduire toujours les livres que tu aimes, essaie d'aimer ceux que tu traduis». Aujourd'hui j'ajouterais probablement, avec Kahlil Gibran: «*Work is love made visible*»<sup>6</sup>.

En quête d'inspiration pour mon intervention d'aujourd'hui, je suis tombé sur mon vieil exemplaire des *Liaisons dangereuses* publié au cours des années cinquante par le Livre de Poche. J'ai de nouveau admiré ce chef-d'œuvre qui est un prodige d'intelligence et de cynisme, me laissant porter par sa prose magnifique, mais je n'y ai trouvé que peu de choses utilisables, sauf peut-être le jeu des différentes «voix» dans les lettres. Mais je me suis souvenu de la pièce de théâtre *Quartett* de Heiner Müller<sup>7</sup>, tirée du roman, qui opère un changement radical réduisant à deux le nombre de personnages - le vicomte de Valmont et la marquise de Merteuil - qui, qui plus est, échangent continuellement leur rôles. Et si on faisait de ces deux personnages un traducteur et une interprète ou une traductrice et un interprète?

Je crains que ce sujet ne soit trop long pour le développer maintenant. C'est pourquoi je préfère conclure par une citation de John Donne que j'aime beaucoup:

«Toute l'humanité appartient à un auteur, et tient en un seul volume; quand un homme meurt, un chapitre n'est pas déchiré du livre, mais traduit dans une meilleure langue, et chaque chapitre doit être traduit... »<sup>8</sup>.

Je vous remercie de votre attention.



---

<sup>1</sup> Robert Wechsler: *Performing Without a Stage. The Art of Literary Translation*. Catbird Press, North Haven, CT, 1998.

<sup>2</sup> Octavio Paz : *Literatura y literalidad*, Tusquets, Barcelona 1971.

<sup>3</sup> [«Grau, teurer Freund, ist alle Theorie, / Und grün des Lebens goldner Baum»]. Goethe: *Faust* (préface de Claude David, traduction de Jean Amsler), Gallimard, Paris 1995.

<sup>4</sup> Anthony Pym: *Exploring Translation Theories*, Routledge, Londres et New York, 2010.

<sup>5</sup> Klaus Reichert: *Die unendliche Aufgabe*, Hanser, Munich 2003.

<sup>6</sup> Kahlil Gibran: *The Prophet*, Pan Books, Londres.

<sup>7</sup> Heiner Müller: *Quartett* (traduit par Jean Jourdheuil et Béatrice Perregaux), Le Éditions de Minuit, Paris 1982. Il y a une excellente lecture par Jeanne Moreau et Sami Frey au Festival d'Avignon 2007 (harmonia mundi, CD RÉF. 211890).

<sup>8</sup> [«All mankind is of one author and is one volume; when one man dies, one chapter is not torn out of the book, but translated into a better language; and every chapter must be so translated...»]. John Donne: *Devotions Upon Emergent Occasions*, Oxford University Press, New York 1987.